VOL. LIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 30 JANVIER 1924 — No. 10

ABONNEMENTS
Canada, par, année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ——————————50 sous

ANNONCE LEGALES
1ère insertion, parligne ......12 sous
Chaque insertion subséquente 5 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

E MANITOBA
T PUBLIE ET IMPRIME
US LES MERCREDIS

s communications concernant al ou l'imprimerie devront être es :

Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN

42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

FEU GEO. R. COLDWTLL

C'est avec regret que nous annonçons la mort de George F. Coldwell, ancien ministre d'éducation dans le gouvernement Roblin. George F. Coldwell fut un homme droit et sincère; par nature, combatif et courageux, il défendit toujours ses idées avec ardeur; c'était un homme à fortes convictions et à partir du jour où il fut convaincu que les minorités étaient maltraitées dans cette province, il travailla avec énergie à l'oeuvre de la réparation.

Il ne fut pas toujours compris, même par ceux qu'il voulait aider; pour nous qui l'avons connu intimement, nous pouvons dire sans hésitation qu'il fut pour la minorité française et catholique de cette province un ami sincère et dévoué.

En face de sa tombe nous nous inclinons avec respect, car il fut un homme droit.

L'OUVRE DE MAURICE BARRES

Les Sources d'inspiration

L'originalité d'un écrivain comme Maurice Barrès est si incontestable, sa personnalité est si forte et si singulière que ce n'est pas lui faire tort de chercher à rendre compte des composantes de son talent, d'autant plus qu'une des caractéristique de ce talent est de s'être formé d'éléments divers et de le savoir disciplinés avec une savante et ingénieuse volonté, de façon que ces apports différents, tout en se fondant en une puissante unité, y gardassent chacun leurs particularités. Maurice Barrès a merveilleusement réussi cet amalgame. C'est ainsi qu'il a combiné ensemble, dans un dosage infiniment subtil, des influences renaniennes et franciennes avec des poussées romantiques coordonnées par un profond instinct classique. Jamais Maurice Barrès n'a cessé, il me semble bien, de se divertir à ces contrastes intérieurs. Son égotisme s'est nourri de ces diversités spirituelles et son art en a tiré un parti admirable.

Ces sortes d'équilibres ne sont pas, d'ailleurs, sans danger, et il faut être doué d'une exceptionnelle justesse de coup d'oeil pour les maintenir en état de stabilité. Notez, en effet, que Maurice Barrès admettait entre son renanisme et son classiscisme, une assez forte proportion de romantisme. Il était porté vers cette forme de sensibilité par de ferventes admirations. Je mets au premier rang celles pour Chateaubriand et pour Michelet. Pour ne pas se laisser aller à leur suite dans des régions tumultueuses et désordonnées, il fallait que Maurice Barrès fit appel à son ironie renanienne et fit jouer par prudence le frein classique. C'est à quoi Maurice Barrès n'a jamais manqué et c'est cette virtuosité sur soi-même que j'admire en lui. Peu d'écrivains se sont plus surveillés en tenu en main que Maurice Barrès. Peu se sont mieux que lui utilisés tout entiers; on a l'impression qu'il n'a rien laissé perdre de lui même. Les années même de vie publique ont contribué à l'affermir en son talent. Il a puisé un fort sentiment du pathétique national et un sens aigu de la réalité. Ses expériences politiques et littéraires ont abouti à une rigoureuse maîtrise de forme et de pensée.

Henri de Régnier
de l'Académie française

* * *

Maurice Barrès poète

Comment ne pas comparer l'oeuvre de Maurice Barrès à une suite de poèmes? Le vers ne s'impose absolument qu'aux sociétés primitives où le rythme, pour être compris et retenu, doit revêtir des contours précis, se servir de la monotonie elle-même comme d'une parure de beauté noble et apparente. Plus tard l'oreille devient plus subtile, saisit mieux dans son nombre divers et changeant la musique de la phrase. Une prose ailée ravit à la poésie son pouvoir et garde même plus d'aisance dans la poursuite de l'expression exacte. Un Bossuet, un Pascal, ne furent-ils pas les plus grands poètes lyriques du XVIIe siècle, et, plus près de nous, Chateaubriand, Michelet, le Renan des **Impressions d'Enfance**, ne sont-ils pas aussi des poètes?

M. Paul Bourget, à propos de Henri Heine, a noté en une formule heureuse la double caractéristique de notre sensibilité moderne: **le goût passionné de sentir et le besoin de ne rien éprouver que dans la vérité**. C'est par là que Maurice Barrès a su prendre tant d'empire sur la jeunesse. Aux ardeurs les plus véhémentes, il joint l'horreur d'être dupe ou de déclamer. Il ne veut pas s'exciter en vain. Il faut qu'il approfondisse ses sensations afin d'être sûr de leur qualité. L'ironie même lui est une arme. Il ne s'abandonne qu'avec certitude. Ou, plutôt, il ne s'abandonne jamais et demeure clairvoyant dans l'exaltation.

De petits détails véridiques il fait surgir brusquement la puissance et l'enchantement de l'histoire ou de la légende.

Pour éveiller ses facultés poétiques, il faut l'intensité, le relief de la vision. Le voyage qui nous libère du poids de nos habitudes lui fut ainsi favorable. L'Espagne, l'Italie, lui dictèrent ses premiers chants. Mais quand il revint, les yeux fermés, le coeur ouvert, il restitua à son pays d'origine de ses émotions et de sa force de sentir. Les autres avaient été de merveilleuses occasions; là, il trouvait son destin marqué par la terre et les morts. Dans un chapitre, dans un chant d'**Au service de l'Allemagne**, intitulé **La Magnifique Alsace, toujours pareille et toujours diverse, il s'est ainsi** expliqué:

"Bien que je doive d'heureux rythmes à Venise, à Sienne, à Cordoue, à Tolède, aux vestiges même de Sparte, et que je refuse la mort avant que je me sois soumis aux cités reines d'Orient, j'estime peu les brillantes fortunes que me firent et me feront de trop belles étrangères. Bonheurs rapides, irritants, de surface! Mais à Sainte-Odile, sur la terre de mes morts, je m'engage aux profondeurs. Ici, je cesse d'être un badaud. Quand je remasse ma raison dans ce cercle auquel je suis prédestiné, je multiplie mes faibles puissances par des puissances collectives, et mon coeur, qui s'épanouit, devient le point sensible d'une longue nation!"

La terre natale, le passé, c'étaient dès longtemps, des thèmes poétiques. Une force d'émotion, pour lui, ne saurait être aveugle. Il faut, en la reconnaissant, lui chercher sa raison. Et il rajeunit, il renouvelle celle-ci en montrant en elle la prédestination de notre personnalité qui n'acquiert son plein développement que si elle se conforme à la tradition de notre race: notre vie s'élargit, s'épanouit bien davantage si elle puise de ses racines dans la bonne terre de la patrie, comme ces beaux arbres qui ont trouvé pour croître un terrain approprié.

Maurice Barrès chanta l'individu. Il n'y a pas de rupture entre ses premiers traités d'individualisme (**Sous l'Oeil des Barbares, Le Culte du Moi, Un Homme Libre**) et le traditionalisme de ses derniers ouvrages, mais simplement développement normal de pensée.

Si vous fermez **Un homme libre** pour ouvrir **Au service de l'Allemagne** ou **Un voyage à Sparte**, retrouverez-vous le même homme? Le même homme, assurément, avec avec toutefois sur le front, dans les yeux, sur tout le visage, cette expression mûrie que la vie apporte. Il ne cesse pas, il n'a pas cessé d'aimer, de rechercher l'exaltation et l'analyse, et d'y voir les armes perfectionées de sa sensibilité. Mais il ne s'en sert plus pour des jeux de savante escrime; ce sont des épées qui reluisent et qui menacent. Jeune, il semblait s'élancer dans la vie, seul et plein de jactance. Maintenant il sait quel instinc héréditaire guidait ses élans.

L'individualisme s'est confondu chez lui avec le culte de **la terre et des morts**. Formule magnanime qui résume les deux supports de ses réflexions, de sa force et de sa mélancolie. Il a cherché en Italie, en Espagne, en Grèce d'autres excitations à vivre. Toujours il a rencontré ces exemples: une nature qui met son empreinte sur des coeurs sensibles et qui ne prend toute son influence que si elle recouvre des tombeaux.

"C'est possible, a-t-il écrit, qu'en tous lieux la nature révèle un Dieu, mais je ne puis entendre un hymne que sur la tombe des grands chrétiens!"

Et toujours il concluait par des strophes à la patrie:

"La terre est une discipline, et nous sommes le prolongement des ancêtres."

Par l'exaltation de l'individualisme, en chantant la beauté de la vie sans cesse menacée par la mort, ce poète lyrique avait conquis la jeunesse. Il la conduisait, avec la fatalité de l'instinct, exactement où il fallait la guider vers la terre sacrée des cimetières. Il l'invitait à se souvenir, à prendre possession du passé, à l'appuyer sur son coeur, non pour y puiser une vaine tristesse et de la faiblesse et de l'incertitude, mais, au contraire, pour se mieux connaitre, s'emparer du but à poursuivre, comprendre l'effort exigé.

Barrès s'affirme encore poète dans la facilité qu'il met à se transporter d'un thème lyrique à un autre thème lyrique en sautant par-dessus les idées intermédiaires. Il néglige la composition qui l'entrave; il lui faut le cheval ailé pour voler d'un sommet à l'autre, d'une sensation violente à une autre.

Par ses poèmes qui soulèvent en nous toutes les puissances actives comme par le culte qu'il rend à la patrie, terre que les tombeaux ont sacrée et qui garde un idéal héréditaire, Maurice Barrès est dans tous les sens le poète de la guerre, le poète en armes qui nous invite sans cesse àcombattre le temps acharné à nous fuir et toutes ces lâchetés qui corrompent la force d'un peuple.

Henry Bordeaux
de l'Académie française

* * *

En regardant travailler Maurice Barrès

J'ai fait un séjour de quelques semaines à Charmes, en Lorraine, auprès de Maurice Barrès, pendant qu'il écrivait **Colette Baudroche**. Voici quelques impressions que j'ai noté à cette époque

Maurice Barrès prend sans cesse des notes, en auto, en marche, à la chambre. Ces notes ne sont pas informes. Tout de suite elles prennent l'aspect de couplets, de petits poèmes. Elles sont réparties avec soin dans les chemises des travaux auxquels il pense. Une oeuvre se fait ainsi lentement et d'elle-même. Le but à atteindre est précis, mais, pendant longtemps, le plan reste lâche, mal défini. Il n'y a qu'une unité d'émotion. Chaque impression est là, avec sa fraîcheur originelle, sans qu'elle ait encore subi son asservissement à l'ensemble. Quand il juge que l'ouvrage est mûr, Barrès ouvre son carton. Il classe, ordonne ses couplets dans le sens de l'action. Il obtient ainsi ce qu'il appelle un monstre.

Quand tout est bien mis en place, bien épinglé, bien groupé, commence le beau travail. Il s'agit de faire sortir de ces chapitres encore sans voix ce que Barrès appelle le chant. Pour lui, un livre est une musique. Son dernier effort est de donner à chaque phrase, à chaque chapitre, à l'ensemble une unité musicale.

Je ne sais ce qui me frappe le plus, ou de la volonté, ou de la patience qu'il apporte dans ce travail, ou bien de la tranquille assurance qu'il a d'atteindre son but.

Depuis huit jours, c'est la fête à Charmes. Tous les vacarmes de la baraque foraine emplissent la maison. Barrès écrit à ce moment le dernier chapitre de son roman, celui vers lequel monte tout le mouvement de son oeuvre, le plus émouvant, le plus spiritualisé: le service funèbre de la cathédrale en l'honneur des soldats tombés dans les batailles sous Metz. Les orchestres en plein vent et les boites à musique font rage, des gémissements nous arrivent d'une lamentable ménagerie. Maurice Barrès ne parait pas le moins du monde gêné dans sa besogne par tout ce charivari; mais une porte qui claque, un bruit de la cuisine, la voix d'un domestique, et le voilà hors de lui, dans une plaisante colère.

Que de fois, à Paris, lorsqu'il était arrêté par quelque difficulté, j'ai entendu Maurice Barrès me dire:

— Si j'étais en Lorraine, je ferais ça en cinq minutes...

Je vérifie aujourd'hui, sur place, combien il avait raison. Tout ce qui, dans **Colette Baudroche**, est description de Metz ou des villages d'alentour, les exploitations de M. Asmus, dans les vallées de la Seille ou de la Moselle, la visite à Gorze, sont le produit direct, immédiat de quelques courses en automobile.

Je suis frappé de voir comme, au retour d'une promenade, il trouve le moyen de donner une expression nouvelle à des choses qu'il a maintes et maintes fois regardées, comment il déchiffre un paysage et le traduit aussitôt, en poésie et en pensée.

Ca, c'est mon don, me dit-il.

Jérome et Jean THARAUD

* * *

Barrès et le Catholicisme

Je revois Maurice Barrès, au matin du 12 décembre 1906, près du cercueil de Brunetière, à Notre Dame des Champs. Ce matin-là, le glas de l'église concordataire achevait de sonner; l'église, ce jour-là de par la loi de séparation, perdait la propriété des édifices religieux. Le sanctuaire était nu et comme dévasté; autour de cette bière, aucune tenture, aucune pompe; rien qu'une messe à l'autel et des chants liturgiques à l'orgue.

Trois jours après, dans un article de l'**Echo de Paris**, qui ne fut jamais recueilli en volume, mais qui ne devait pas échapper à son perspicace biographe, M. Victor Giraud, Maurice Barrès écrivait:

"Je ne me connais pas comme un croyant, mais l'infernale stupidité de nos anticléricaux m'oblige à sentir, à voir dans mon coeur la divine nécessité de la religion de mes pères. Auprès du cercueil de Bruntière, l'autre matin, je songeais que nous rendions à notre respecté ami, dans cette sublime atmosphère, des mots latins les plus émouvants, un hommage que nul puissance ne pourrait, ni interdire ni suppléer. Ce n'est pas que je subisse l'influence des dogmes, mais je m'incline avec amour sous l'inévitable et très chère influence du passé."

Ces lignes résument le premier Barrès; et déjà, cependant, on y presse l'auteur de la **Grande pitié des églises de France, des Familles spirituelles de la France**, des rapports parlementaires en faveur des missions.

Il déclarait dans cet article "ne pas se connaître comme un croyant" et l'analyse qu'il faisait de son moi ne saisissait pas en lui "l'influence des dogmes". Mais un passage des **Amitiés françaises**, suivant avec Philippe une procession solenelle à Lourdes, il avait paru mal résigné à ce qu'il appelait "la perte des sûretés divines", et constaté que cette perte lui laissait un "désir", un "regret". Une minute durant, pour épargner à nos fils la souffrance qui en résultait, il souhaitait, que ce désir, que ce regret, s'effaçassent un jour de leurs coeurs. Puis, subitement il reprenait: "Quand tout est perdu, hélas! hors le désir heureux qui sait encore le chemin des antiques autels!" Autour de lui, beaucoup regardaient l'incroyance comme le fruit d'une émancipation, comme un progrès, comme une conquête: l'attitude barrésienne était aux antipodes de cette illusion. Et cette religion de nos pères, à laquelle il n'avait pas conscience de croire, il la procla-

(A suivre en page 4)

REVUE MENSUELLE

LA CHRONIQUE DE FRANCE

Quelques pronostics — Le danger du "Bloc des Gauches" — La France et la Chéco-Slovaquie — La perte du "Dixmude".

Nous avons dit dans notre dernier numéro que l'année 1923 a été bonne pour la France. Il lui suffit donc de persévérer dans la voie où elle est entrée pour obtenir le succès final, à la fois matériel et moral que veulent tous les bons français. Si cette année a été marquée par la victoire diplomatique et économique de la Ruhr et si la lutte contre l'Allemagne récalcitrante, quoique bénéficiaire, a eu des conséquences coûteuses, les unes et les autres sont la rançon du succès. La France ne doit plus les regretter.

C'est maintenant à 1924 de réaliser des promesses que laisse l'année écoulée. L'expérience en a enseigné les moyens à la France: elle n'a qu'à profiter de ses leçons. Elle aura pendant longtemps encore, besoin du concours volontaire ou résigné de l'Allemagne pour relever ses ruines et pour assurer sa prospérité économique; pendant longtemps encore, ce concours, la France ne l'obtiendra qu'en l'exigeant, et sa présence dans la Ruhr lui permettra seule de parler de manière à être toujours écoutée. Elle y est et elle doit y rester parce que, de là, elle peut, du jour au lendemain et dès la première défaillance allemande, resserrer une étreinte sous laquelle l'Allemagne est obligée de crier grâce.

Si la France a trouvé à la fois au gouvernement et au parlement les hommes qui lui étaient nécessaires, elle a eu toujours aussi l'appui sincère et efficace de l'immense majorité du pays. D'ici quelques mois, les Chambres vont se renouveler et les électeurs vont être appelés à choisir leurs représentants. Le suffrage universel a trop nettement manifesté, jusqu'à présent, sa volonté en matière de politique extérieure, pour qu'il soit capable de changer sa méthode. Il ne reste qu'un danger: les électeurs pourraient se laisser entraîner par d'autres considérations et, satisfaits des résultats acquis, se préoccuper moins de les consolider que de courir, sur d'autres terrains, après les fallacieusement faites promesses qui leur seront certainement faites.

Puissent-ils, les électeurs, éviter l'écueil, c'est au seuil de l'année nouvelle, le voeu qui a été formulé par tous ceux qui aiment la France et la veulent grande et prospère. Un changement de majorité, ce ne serait pas seulement l'abandon de l'attitude énergique et féconde de la France vis-à-vis de l'Allemagne. Ce serait, dans sa politique intérieure même le retour à des pratiques qu'elle connait trop pour en avoir souffert et pour les avoir jugées à leurs résultats. Ce sont elles qui par les rêves pacifistes et les excitations défaitistes d'autrefois ainsi que par les dissensions intestines de guerre religieuse et de luttes de classes, ont fait croire au gouvernement allemand que l'heure était enfin venue d'écraser définitivement une France incapable de se défendre. Les mêmes hommes qui n'ont rien appris, ni rien oublié, s'ils revenaient au pouvoir l'affaibliraient et diminueraient son prestige, non seulement vis-à-vis du Reich mais au regard du monde tout entier, et leur retour serait, d'ici quelques mois, le signal d'une nouvelle guerre espérée et voulue par l'Allemagne.

Avant de s'en aller en vacances durant les fêtes de Noel et du jour de l'an quelques députés ont

(A suivre en page 2)

REVUE MENSUELLE

(Suite de la page 1)

voulu s'expliquer sur la question extérieure ou voulu faire expliquer une fois de plus à M. Poincaré, l'attitude de la France vis-à-vis de l'Allemagne. Dieu sait pourtant que le président du Conseil n'a pas ménagé ses exposés au Parlement ou dans ses discussions hebdomadaires.

C'était l'occasion qu'on attendait pour entendre le chef du groupe radical socialiste expliquer sa conduite de son parti dans la question de la Ruhr.

Qu'ont dit cependant M. Herriot et ses amis lorsque M. Poincaré a fait occuper la Ruhr? Ils ont pris nettement position contre [illegible] en présence des résultats de l'opération et de l'opinion du pays, ils ont reconnu que la mesure était opportune et se sont rapprochés du président du Conseil. Mais comme ils ont partie liée avec les socialistes, adversaires déterminés de la politique de M. Poincaré, ils essaient maintenant de camoufler leur attitude en recourant à un système d'opposition.

[illegible]

... grandes discordes pour sa paix et [illegible] de traité d'union entre les petites puissances dont l'alliance peut contribuer à maintenir l'équilibre européen.

La France est amie avec la Yougoslavie et la Roumanie d'une part, avec la Pologne de l'autre. L'accord avec la Tchéco-Slovaquie vient compléter ce faisceau [illegible] [illegible] pour le Nord depuis la [illegible] de la Russie.

[illegible] la reconstitution de la Pologne [illegible] Angleterre [illegible] la France de [illegible]. Qu'ils quittent [illegible] l'accord avec Prague [illegible] rapprocher [illegible] la France la Pologne et la Tchéco-Slovaquie.

La presse italienne exprime son mécontentement, sans d'ailleurs en donner la raison. Or cette raison est inavouable, elle procède toujours de ce petit sentiment de jalousie à l'endroit de la France, dont l'Italie n'a jamais pu se guérir.

Quant à l'Allemagne qui menaçait naguère la France d'isolement et qui tentait d'ailleurs de le faire, du moins du côté de l'Angleterre, elle ne doit pas s'étonner

(A suivre en page 3)

REVUE MENSUELLE

(Suite de la 2e page)

en toute éventualité, des compensations ni elle le peut, et ou surtout, elle le doit, depuis qu'on s'est refusé de donner à sa sécurité les garanties qui lui avaient alors promises.

C'est la plus simple et la plus logique des mesures de précaution.

* * *

L'année à peine commencée nous a apporté la nouvelle d'un événement malheureux, nous voulons dire une catastrophe: le gigantesque dirigeable Dixmude parti pour entreprendre un voyage transméditerranéen, n'est plus.

Comment l'accident s'est-il produit? Toutes les hypothèses sont permises et on ne saura peut-être jamais la vérité. Elles ne sauraient en tous cas atténuer le terrible malheur qui frappe la France dans les personnes d'une cinquantaine de ses enfants, officiers et matelots, réunis dans la mort en accomplissant les obligations de leur dangereuse profession.

Nul doute qu'ils n'eurent fait des prodiges de valeur pour sauver le bâtiment qui avait été confié à leur science et à leur courage et qu'ils eussent voulu conserver au prix de leur vie. Ils n'ont pu sauver ni l'une ni l'autre et succombent victimes de leur devoir.

Des politiciens s'agiteront autour de ces morts et des navigateurs en chambre jetteront dans le public de tardifs conseils de leur inexpérience. Ne songeons qu'au deuil des mères, des épouses et des enfants et qu'à leurs pleurs se joignent les nôtres et aussi nos ferventes prières.

J. I.

LE CANADA MUSICAL

Il est étonnant de penser ce qu'une revue comme le Canada Musical peut contenir de renseignements et de nouvelles générales sur le courant artistique. C'est un journal de tous les événements auxquels sont mêlés les artistes, de ce qui se produit partout et dans tous les pays. Le dernier numéro du Canada Musical nous apprend que la troupe d'opéra de Chicago entreprendra prochainement une tournée américaine représentant un voyage de 10,000 milles dans deux trains spéciaux qui logeront le personnel et les décors. La Wagnerian Opera Company, composée d'artistes allemands, est en route et ne peut pas continuer ses engagements à New-York. A Londres, des contrats ont été signés avec l'Opéra de Vienne pour une saison au théâtre de Covent Garden, mais l'Union des Musiciens s'objecte à ce que cette compagnie se fasse accompagner de son orchestre parce qu'il y a des instrumentistes anglais sans emploi. Mme Melba a aussi ses ennuis en Australie. Le Canada Musical contient une foule d'autres choses intéressantes. Il est en vente au prix de 15 sous le numéro. Abonnement, $2.50 par année. Casier postal 1509, Montréal, Canada.

L'OEUVRE DE MAURICE BARRES

(Suite de la page 1)

mait d'une "divine nécessité"; il voyait cela "dans son coeur", par introspection.

Il avait eu vingt ans à l'époque où Jules Ferry croyait à la fin prochaine du catholicisme, à l'époque où la République triomphante semblait soucieuse d'aider à l'accomplissement des vues historiques d'Auguste Comte, et d'accélérer l'avènement de l'"état positif" sur les ruines de l'"état théologique" et de l'"état métaphysique". Mais en écoutant, en lui, et hors de lui, la voix de ces morts à laquelle Auguste Comte tout le premier, recommondait qu'on fût attentif, Barrès sentait que leur "inévitable et très chère influence" maintenait un lien de sentir l'héritage de ces morts, et le catholicisme auquel ils avaient cru, "religion d'une puissance de vie sociale incomparable et qui, depuis des siècles, anime ce pays, disait déjà Saint-Phlin dans les **Déracinés**. L'observation positive de son être lui révélait à lui-même, en lui-même le prolongement d'un passé, les survivances d'une tradition qui, si elle ne s'imposait pas à sa raison comme une vérité, s'imposait à son accueil comme un indispensable élément de ce qu'il appelait son unité vitale.

Or, la séparation des églises et de l'Etat ayant affecté l'aspect d'une rupture avec le passé, tout en Maurice Barrès devait protester. Et c'est devant la Chambre qu'en ce même mois de décembr 1906, où semblait se consommer cette rupture, il déclarait: "Je considère que la nationalité française s'est formée et développée dans une atmosphère catholique, et qu'en essayant de détruire, d'arracher de la nation ce catholicisme, vous ne pouvez pas prévoir tout ce que vous arracherez."

Plusieurs pages de l'oeuvre de Barrès, et qui méritent de compter parmi les plus belles, pourraient s'illustrer par l'image d'une église au milieu d'un cimetière; et, sans méconnaître les précieux effluves d'espérance que l'humble église rurale répand sur les tombes qui l'environnent, Barrès se plaît, surtout, à prêter son éloquence à ces tombes elles-mêmes, et à faire parler les morts qui durent au vieux sanctuaire le meilleur de leur vie; et qui, lui rendant bienfait pour bienfait, veulent aujourd'hui, d'une volonté séculaire, le faire vivre, le faire survivre, en dépit des législateurs d'un jour. Et dans la **Grande Pitié**, Barrès se fait, en une langue magnifique, l'interprète des ces morts.

L'indissoluble union du clocher de France avec le paysage de France devenait, grâce à Barrès, dans la France séparée de l'Eglise, un dogme d'esthétique et d'histoire. Lorsqu'il entendait dire que d'autres dogmes — ceux que la théologie est seule compétente pour interpréter — étaient mal compatibles avec le culte barrésien de la terre, et des morts, il leur demandait la permission, au nom même de ce culte, de continuer pourtant à les défendre. Il les voyait se présenter comme un don d'en haut; se repliant sur lui-même il n'y discernait pas, comme sans doute il eut aimé l'y discerner, ce qu'il aurait fallu de "grâce", au sens pascalien du mot, pour contrebalancer la vieille influence de M. Renan, et s'incliner devant cette transcendance. Mais avec respect, avec affection, Barrès abordait ces dogmes à leur seconde étape, à cette étape où ils avaient si profondément imprégné l'âme française qu'ils en étaient devenus inséparables; il les resaisissait dans notre immanence au lieu de resaisir leurs attaches dans l'au-delà.

Ee c'était cent ans avant Lamenais, une autre nuance de traditionalisme — un tradionalisme où se voilait le caractère transcendant de nos rapports avec le divin et l'absolutisme de la vérité religieuse, un traditionalisme qui dans le temps comme dans l'espace, professait une déférence émue pour toute les formes de la reliosité quel qu'en fût le contenu. En son livre **Jugement**, au nom des droits souverains du christianisme, Henri Massis s'inquiétait.

Maurice Barrès n'escomptait pas que cette façon de traditionalisme pût être une discipline susceptible de le conduire, ou de conduire d'autres âmes à la foi de l'Eglise; mais dans la doctrine thomiste même qui offrait à la jeune génération catholique des assises de pensée singulièrement différentes que celle qu'offrait la philosophie d'Ernest Renan, n'y a-t-il pas certains élans de charité intellectuelle, que ce traditionalisme même était capable d'aimer? charité pour tous ceux qui détiennent quelque parcelle de vérité, pour tous ceux qui aspirent, pour tous ceux qui cherchent, charité pour le besoin de Dieu, lors même qu'il demeure un besoin mal satisfait. Assurément, il devait plaire à Maurice Barrès que l'Eglise réputât possibles dans les religions dites incomplètes ou fausses, certain miracles par lesquels Dieu récompenserait les âmes de ce qu'elles avaient eu de bonne volonté, de confiance en lui.

En définitive, quelque extérieures au catholicisme qu'aient été ses propositions de penseur, trois lignes que lui consacrait, en 1908, M. Henri Bremond devraient être précisées et justifiées par son oeuvre des quinze dernières années: "Si le vingtième siècle, pronostiquait M. Bremond, doit avoir son **génie du catholicisme**, ni les artistes, ni les docteurs ne s'étonneront de lire, à la première page d'un pareil livre, le nom de M. Barrès."

Ses récents rapports en faveur des missionnaires sont un puissant hommage à la vertu civilisatrice du christianisme, c'est-à-dire à la supériorité effective de cette culture religieuse sur d'autres formes de culture, accréditées sous d'autres latitudes par la fidélité de la terre et par la voix des morts. "Le christianisme, écrivait-il à M. Jean-Jacques Brousson, le 24 octobre dernier, a fourni à l'Occident la plus belle et la plus saine des formules pour que quelque chose d'éternel qu'il y a dans nos êtres." Ainsi parlait dans cette lettre que vient de publier **Excelsior**, Maurice Barrès, liturgiste de sa terre natale; mais Maurice député demandant à ses collègues de prendre les mesures nécessaires pour que cette formule de l'Occident put être annoncée à l'Orient et aux régions équatoriales par des missionnaires de France. Il est permis de penser qu'un pareil voeu recelait un commencement d'hommage au caractère universel, au caractère absolu, de cette vérité religieuse dont il tenait à multiplier les apôtres. Il disait, en terminant sa lettre, à M. Brousson: "J'aime l'Eglise et je suis du Christ." Et ce serait sans doute demander beaucoup plus que le Christ, d'épiloguer plus longuement sur la façon qu'il avait d'"être de Lui."

Georges Goyau
de l'Académie française

SOCIETE DES ARTISANS CAN.-FRANCAIS

Succursale 462 de St-Boniface, Man.

Elections des Officiers

Chapelain:
(choix de S. G. Mgr l'Arch.)
Représentant du Conseil exécutif:
J.B. Leclerc
Médecin Examinateur:
Dr. N.A. Laurendeau
Président Alex. C. Larivière
1er Vice-Président
J. B. O. Leclerc
2ème Vice-Président
P. Emile Bérubé
Secrétaire-Trésorier
Arthur Leclerc
1er Censeur
Joseph Vermander
2ème Censeur
J. Camille Fournier
3ème Censeur
A. Laramée
1er Commissaire Ord.
Alfred Leclerc
2ème Commissaire Ord.
Antonio Marcoux

LA VRAIE FRANCE

Pour bien connaître la France, il ne faut pas s'obstiner à la voir uniquement dans la fièvre de ses inquiétudes ou dans la tension de ses énergies. Parce que remise à peine et très mal remise au surplus, de la plus redoutable alerte et de la plus formidable saignée dont elle ait gardé le souvenir, elle est ardemment et opiniâtrement tendue vers la juste et nécessaire réparation de ses ruines et indispensable garantie de sa sécurité, certains étrangers, trop vite oublieux des blessures et des dévastations dont elle fut victime et trop facilement insoucieux des dangers qui la menacent, ne considèrent en elle que la revendicatrice importune d'un droit qu'on prétend égoïste.

Pour bien connaître la France, il faut d'abord approfondir les sources et les manifestations de son activité, de son activité intime et rayonnante. Alors, on la découvre et on la comprend dans sa pensée et dans son coeur, et toute sa conduite, toute son attitude au milieu des complications qui bouleversent un monde international qui l'enserrent et [illegible] explique, justifie.

Feuilletez, par exemple, à ce [illegible] l'Almanach Catholique Français pour 1924. Un [illegible]

Dans une multitude de chapitres courts, substantiels, attrayants et précis, tout brochés d'illustrations — nomenclatures ou tableaux, conseils pratiques ou portraits, récits, ou informations, renseignements techniques ou conseils moraux, — ce que cette utile et charmante brochure nous présente, en réalité, c'est un des plus nobles et des plus véridiques aspects de la France: la France catholique au travail, avec les sentiments qui l'inspirent et les idées qui l'éclairent, avec les autorités qui la gouvernent et les esprits qui la dirigent, la France catholique, avec ses traditions puissantes et ses initiatives nouvelles, avec ses oeuvres et ses institutions charitables, intellectuelles, sociales, apostoliques, la France catholique avec ses saints.

Or, dans ce vivant raccourci, nous voyons resplendir une âme essentiellement généreuse, qui peut avoir ses défauts, certes, — et, à les méconnaitre, elle se convaincrait au moins du défaut d'orgueil, — mais qui par ses qualités les plus anciennes les plus profondes, est précisément défendue contre la dureté, la convoitise et l'égoïsme.

Et c'est pourquoi ce livre, recueil de lectures et de documentations, instrument d'études, éveilleur d'idées, compagnon de loisirs qui ne touche guère aux problèmes internationaux que pour évoquer le Pontife pacificateur et la France missionnaire, ce livre pourtant oppose, aux méconnaissances et aux calomnies dont nous sommes victimes, une réponse à la fois indirecte et péremptoire. On se sent convaincu après l'avoir examiné que notre patrie ne songe qu'à affermir et à travailler dans la paix et qu'elle ne rêve d'autre impérialisme que celui de la charité et de l'apostolat.

François VEUILLOT

FEU JOSEPH COUTU

Feu Joseph Coutu était l'un des plus anciens citoyens de Saint-Boniface.

Respecté par tous, il a laissé parmi nous le meilleur souvenir.

Nous offrons à sa famille l'expression de nos plus sincères sympathies.